



**POUR GARANTIR
UNE LECTURE ADAPTÉE
AUX PERSONNES MALVOYANTES
GRÂCE À DES CRITÈRES
TYPOGRAPHIQUES, GRAPHIQUES
ET TECHNIQUES FIABLES**

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiency visuelle et le studio
typographies.fr

POT-BOUILLE

*

Du même auteur chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

Thérèse Raquin

TEXTE ABRÉGÉ

Au Bonheur des Dames
Germinal

ÉMILE ZOLA

POT-BOUILLE

Volume 1



VOIR DE PRÈS

Première édition :
Georges Charpentier éditeur, Paris, 1882.

© 2026, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-888-4

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

I

Rue Neuve-Saint-Augustin, un embarras de voitures arrêta le fiacre chargé de trois malles, qui amenait Octave de la gare de Lyon. Le jeune homme baissa la glace d'une portière, malgré le froid déjà vif de cette sombre après-midi de novembre. Il restait surpris de la brusque tombée du jour, dans ce quartier aux rues étranglées, toutes grouillantes de foule. Les jurons des cochers tapant sur les chevaux qui s'ébrouaient, les coudoiements sans fin des trottoirs, la file pressée des boutiques débordantes de commis et de clients, l'étourdissaient ; car, s'il avait rêvé Paris plus propre, il ne l'espérerait pas d'un commerce aussi âpre, il le sentait publiquement ouvert aux appétits des gaillards solides.

Le cocher s'était penché.

« C'est bien passage Choiseul ?

— Mais non, rue de Choiseul... Une maison neuve, je crois. »

Et le fiacre n'eut qu'à tourner, la maison se trouvait la seconde, une grande maison de quatre étages, dont la pierre gardait une pâleur à peine roussie, au milieu du plâtre rouillé des vieilles façades voisines. Octave, qui était descendu sur le trottoir, la mesurait, l'étudiait d'un regard machinal, depuis le magasin de soierie du rez-de-chaussée et de l'entresol, jusqu'aux fenêtres en retrait du quatrième, ouvrant sur une étroite terrasse. Au premier, des têtes de femme soutenaient un balcon à rampe de fonte très ouvragée. Les fenêtres avaient des encadrements compliqués, taillés à la grosse sur des poncifs ; et, en bas, au-dessus de la porte cochère, plus chargée encore d'ornements, deux amours déroulaient un cartouche, où était le numéro, qu'un bec de gaz intérieur éclairait la nuit.

Un gros monsieur blond, qui sortait du vestibule, s'arrêta net, en apercevant Octave.

— Comment ! vous voilà ! cria-t-il. Mais je ne comptais sur vous que demain !

— Ma foi, répondit le jeune homme, j'ai quitté Plassans un jour plus tôt... Est-ce que la chambre n'est pas prête ?

— Oh ! si... J'avais loué depuis quinze jours, et j'ai meublé ça tout de suite, comme vous me le demandiez. Attendez, je veux vous installer.

Il rentra, malgré les instances d'Octave. Le cocher avait descendu les trois malles. Debout dans la loge du concierge, un homme digne, à longue face rasée de diplomate, parcourait gravement *le Moniteur*. Il daigna pourtant s'inquiéter de ces malles qu'on déposait sous sa porte ; et, s'avançant, il demanda à son locataire, l'architecte du troisième, comme il le nommait :

— Monsieur Campardon, est-ce la personne ?

— Oui, monsieur Gourd, c'est M. Octave Mouret, pour qui j'ai loué la chambre du quatrième. Il couchera là-haut et il prendra ses repas chez nous... M. Mouret est un ami des parents de ma femme, que je vous recommande.

Octave regardait l'entrée, aux panneaux de faux marbre, et dont la voûte était décorée de rosaces. La cour, au fond, pavée et cimentée, avait un grand air de propreté froide ; seul, un cocher, à la porte des écuries, frottait un mors avec une peau. Jamais le soleil ne devait descendre là.

Cependant, M. Gourd examinait les malles. Il les poussa du pied, devint respectueux devant leur poids, et parla d'aller chercher un commissionnaire, pour les faire monter par l'escalier de service.

— Madame Gourd, je sors, cria-t-il en se penchant dans la loge.

Cette loge était un petit salon, aux glaces claires, garni d'une moquette à fleurs rouges et meublé de palissandre ; et, par une porte entr'ouverte, on apercevait un coin de la chambre à coucher, un lit drapé de reps grenat. Madame Gourd, très grasse, coiffée de rubans jaunes, était allongée dans un fauteuil, les mains jointes, à ne rien faire.

— Eh bien ! montons, dit l'architecte.

Et, comme il poussait la porte d'acajou

du vestibule, il ajouta, en voyant l'impression causée au jeune homme par la calotte de velours noir et les pantoufles bleu ciel de M. Gourd :

— Vous savez, c'est l'ancien valet de chambre du duc de Vaugelade.

— Ah ! dit simplement Octave.

— Parfaitement, et il a épousé la veuve d'un petit huissier de Mort-la-Ville. Ils possèdent même une maison là-bas. Mais ils attendent d'avoir trois mille francs de rente pour s'y retirer... Oh ! des concierges convenables !

Le vestibule et l'escalier étaient d'un luxe violent. En bas, une figure de femme, une sorte de Napolitaine toute dorée, portait sur la tête une amphore, d'où sortaient trois becs de gaz, garnis de globes dépolis. Les panneaux de faux marbre, blancs à bordures roses, montaient régulièrement dans la cage ronde ; tandis que la rampe de fonte, à bois d'acajou, imitait le vieil argent, avec des épanouissements de feuilles d'or. Un tapis rouge, retenu par des tringles de cuivre, couvrait les marches. Mais ce qui frappa surtout Octave,

ce fut, en entrant, une chaleur de serre, une haleine tiède qu'une bouche lui soufflait au visage.

— Tiens ! dit-il, l'escalier est chauffé ?

— Sans doute, répondit Campardon. Maintenant, tous les propriétaires qui se respectent, font cette dépense... La maison est très bien, très bien...

Il tournait la tête, comme s'il en eût sondé les murs, de son œil d'architecte.

— Mon cher, vous allez voir, elle est tout à fait bien... Et habitée rien que par des gens comme il faut !

Alors, montant avec lenteur, il nomma les locataires. À chaque étage, il y avait deux appartements, l'un sur la rue, l'autre sur la cour, et dont les portes d'acajou verni se faisaient face. D'abord, il dit un mot de M. Auguste Vabre : c'était le fils aîné du propriétaire ; il avait pris, au printemps, le magasin de soierie du rez-de-chaussée, et occupait également tout l'entresol. Ensuite, au premier, se trouvaient, sur la cour, l'autre fils du propriétaire, M. Théophile Vabre, avec

sa dame, et, sur la rue, le propriétaire lui-même, un ancien notaire de Versailles, qui logeait du reste chez son gendre, M. Duveyrier, conseiller à la cour d'appel.

— Un gaillard qui n'a pas quarante-cinq ans, dit en s'arrêtant Campardon, hein ? c'est joli !

Il monta deux marches, et, se tournant brusquement, il ajouta :

— Eau et gaz à tous les étages.

Sous la haute fenêtre de chaque palier, dont les vitres, bordées d'une grecque, éclairaient l'escalier d'un jour blanc, se trouvait une étroite banquette de velours. L'architecte fit remarquer que les personnes âgées pouvaient s'asseoir. Puis, comme il dépassait le second étage, sans nommer les locataires :

— Et là ? demanda Octave, en désignant la porte du grand appartement.

— Oh ! là, dit-il, des gens qu'on ne voit jamais, que personne ne connaît... La maison s'en passerait volontiers. Enfin, on trouve des taches partout...

Il eut un petit souffle de mépris.

— Le monsieur fait des livres, je crois.

Mais, au troisième, son rire de satisfaction reparut. L'appartement sur la cour était divisé en deux : il y avait là Mme Juzeur, une petite femme bien malheureuse, et un monsieur très distingué, qui avait loué une chambre, où il venait une fois par semaine, pour des affaires. Tout en donnant ces explications, Campardon ouvrait la porte de l'autre appartement.

— Ici, nous sommes chez moi, reprit-il. Attendez, il faut que je prenne votre clef... Nous allons monter d'abord à votre chambre, et vous verrez ma femme ensuite.

Pendant les deux minutes qu'il resta seul, Octave se sentit pénétrer par le silence grave de l'escalier. Il se pencha sur la rampe, dans l'air tiède qui venait du vestibule ; il leva la tête, écoutant si aucun bruit ne tombait d'en haut. C'était une paix morte de salon bourgeois, soigneusement clos, où n'entrait pas un souffle du dehors. Derrière les belles portes d'acajou luisant, il y avait comme des abîmes d'honnêteté.

— Vous aurez d'excellents voisins, dit Campardon, qui avait reparu avec la clef : sur la rue, les Josserand, toute une famille, le père caissier à la cristallerie Saint-Joseph, deux filles à marier ; et, près de vous, un petit ménage d'employés, les Pichon, des gens qui ne roulent pas sur l'or, mais d'une éducation parfaite... Il faut que tout se loue, n'est-ce pas ? même dans une maison comme celle-ci.

À partir du troisième, le tapis rouge cessait et était remplacé par une simple toile grise. Octave en éprouva une légère contrariété d'amour-propre. L'escalier, peu à peu, l'avait empli de respect ; il était tout ému d'habiter une maison si bien, selon l'expression de l'architecte. Comme il s'engageait, derrière celui-ci, dans le couloir qui conduisait à sa chambre, il aperçut, par une porte entr'ouverte, une jeune femme debout devant un berceau. Elle leva la tête, au bruit. Elle était blonde, avec des yeux clairs et vides ; et il n'emporta que ce regard, très distinct, car la jeune femme, tout d'un coup rougissante,

poussa la porte, de l'air honteux d'une personne surprise.

Campardon s'était tourné, pour répéter :

— Eau et gaz à tous les étages, mon cher.

Puis, il montra une porte qui communiquait avec l'escalier de service. En haut, étaient les chambres de domestiques. Et, s'arrêtant au fond du couloir :

— Enfin, nous voici chez vous.

La chambre, carrée, assez grande, tapissée d'un papier gris à fleurs bleues, était meublée très simplement. Près de l'alcôve, se trouvait ménagé un cabinet de toilette, juste la place de se laver les mains. Octave alla droit à la fenêtre, d'où tombait une clarté verdâtre. La cour s'enfonçait, triste et propre, avec son pavé régulier, sa fontaine dont le robinet de cuivre luisait. Et toujours pas un être, pas un bruit ; rien que les fenêtres uniformes, sans une cage d'oiseau, sans un pot de fleurs, étalant la monotonie de leurs rideaux blancs. Pour cacher le grand mur nu de la maison de gauche, qui fermait le carré de la cour, on y avait répété les fenêtres, de fausses fenêtres